

c'était une de ces histoires fantastiques, telles que la Bretagne en a la spécialité. Tant qu'il n'est pas question de revenants, de loups-garous, de bêtes-blanches ou de feux-follets, un conte, si beau soit-il, semble vide d'intérêt à ces bons paysans.

Il n'est pas un coin de champ, pas une barrière, pas un arbre qui n'ait été le lieu de quelque aventure de nuit, plus ou moins terrible et mystérieuse. Quelquefois on mettra la scène d'une histoire de ce genre dans une maison, et alors il n'est plus possible pour personne d'y habiter. Il semble que le diable lui-même, le cousin, comme on l'appelle en certains endroits, y ait établi son domicile.

C'était donc une aventure de ce genre que le père Jean Durand racontait à son auditoire.

Depuis longtemps, commença-t-il, le bruit courait qu'aux environs de la ferme de la Rohulais une énorme Bête Blanche venait régulièrement faire des siennes, dès la nuit tombée.

Plusieurs l'avaient vue, dans tel ou tel petit chemin, derrière telle ou telle haie, en travers de telle ou telle barrière. Elle ne leur disait rien, elle ne les poursuivait ni ne les empêchait de passer, mais sa vue seule les épouvantait, surtout les femmes et les enfants qui n'osaient plus sortir à une demi-lieue à la ronde.

Il y avait déjà une quinzaine de jours que durait ce manège quand une idée me passa par la tête un soir que, seul au coin du feu, je ruminais en moi-même le moyen de venir à bout de cet étrange animal.

Vous savez tous que je ne suis guère peureux et que jusqu'ici personne n'a pu se vanter d'avoir réussi à "me la faire". Pourtant lorsqu'on a affaire à des choses qui ne sont pas naturelles, ce n'est plus la même chose. On ne sait trop comment s'y prendre, pour ne pas laisser sa peau dans la verdure : car souvent c'est le cousin lui-même qui se déguise, voyez vous.

Bref, voici ce que je décidai.

J'irais trouver M. le Recteur (*) et je lui raconterais les choses telles que. Cela fait, je lui demanderais de me bénir une balle que, la nuit suivante, je irais sur la Bête Blanche dès que je la trouverais. C'était bien simple, n'est-ce pas ?

La-dessus, je me couchai, heureux d'avoir eu une si bonne idée.

Aussitôt levé, le lendemain matin, je me rendis comme de coutume à l'église, pour entendre la messe de six heures, qui est ordinairement celle que dit M. le Recteur. Je pris Dieu et la bonne sainte-Anne de me venir en aide, et à peine les dernières prières dites, je me rendis à la sacristie.

— Ah ! c'est vous, Père Jean Durand, quel bon vent vous amène ?

— Voilà, M. le Recteur...

Et je lui racontai tout au long, avec tous les détails possibles, ce qui se passait depuis plus d'un mois à la Rohulais. Je terminai en lui demandant de bien vouloir me bénir une balle, lui assurant que je me chargeais d'éclaircir ce mystère.

Notre bon Recteur secoua la tête :

— Tout ce que vous me racontez est bien étrange me dit-il, et si je ne savais avoir affaire à un bon chrétien et à un brave homme, je croirais que cette histoire a été inventée à plaisir. Il est certain, dans tous les cas, que le Bon Dieu fait bien des choses qui dépassent notre imagination, par le caractère mystérieux qui les distingue. Malgré cela, il ne nous est pas permis, à nous autres prêtres, d'ajouter foi à tout ce qui se raconte ainsi autour de nous ; notre devoir est plutôt de faire comprendre à nos ouailles, que ce qui les épouvante ainsi n'est qu'un fait, très naturel sans doute, dont elles ne se rendent pas compte. Je ne saurais donc bénir cette balle que vous m'apportez. Je vous conseillerai même de ne pas vous occuper davantage de cette histoire : vous verrez qu'avant qu'il soit longtemps, cela disparaîtra complètement.

Bien que je ne fusse pas du même avis, je ne voulus pas discuter plus longtemps avec M. le Recteur, puisqu'il était obligé de me parler ainsi.

Je retournai donc à la maison, décidé à attendre les

événements. Je n'étais pas certain, après tout, que notre Recteur n'eût pas un peu raison. En tous cas je voulus moi-même voir la fameuse Bête Blanche et, le soir même de mon entrevue avec M. le Recteur, je me rendis, vers onze heures, sur les lieux où se produisait l'apparition.

J'entendis plus d'une heure sans rien voir. Je commençais déjà à me ranger à l'avis de notre curé, quand, au moment même où la cloche de l'église faisait entendre le premier coup de minuit, j'aperçus à dix pas de moi, au pied du gros chêne sur le bord de la route, une énorme forme blanche immobile.

— Sacré gredin de chameau, me dis-je, il faut que je sache à qui ou à quoi j'ai affaire.

J'interpellai l'apparition :

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

Pas de réponse.

— Venez-vous de la part du diable ou de la part de Dieu ?

Rien encore.

— Êtes-vous une âme du purgatoire ayant besoin de prières ?

Toujours rien.

Que pouvais-je dire de plus ? Rien, n'est-ce pas ? Aussi pris-je le parti de rentrer chez moi.

Pendant plus de quinze jours j'attendis, et toujours m'arrivait aux oreilles le récit de quelque nouvelle apparition du mystérieux animal.

Les fermiers de la Rohulais, ne sachant plus à quel saint se vouer, avaient abandonné la terre qu'ils avaient louée et se trouvaient, par là même, sans moyen d'existence. Personne n'osait plus passer dans les environs ; les hommes les plus braves faisaient un détour de deux ou trois kilomètres pour éviter l'endroit hanté.

Un tel état de choses ne pouvant durer plus longtemps, un samedi soir je pris une décision.

Le lendemain j'allai à confesse et reçus la sainte communion, et sans parler de mon projet à personne, je me rendis avant la grand-messe à la sacristie, j'allai trouver M. le Recteur, et lui demandai, comme une faveur, de me laisser offrir le pain bénit, ce qu'il m'accorda volontiers.

Je m'unis aux prières avec tout le recueillement dont j'étais capable. Au credo, j'allai chercher le panier contenant le pain bénit, mais avant de rentrer à l'église, je glissai au fond, au-dessous du pain, la balle que j'avais portée à M. le Recteur, deux semaines auparavant.

Puis je rentrai faire bénir le pain par M. le vicaire, qui chantait la grand-messe ce jour-là. De cette façon, ma balle se trouvait sanctifiée et aussi bien bénite que si elle l'eût été à part.

Pendant la journée, je restai chez moi, personne ne se doutant de mon intention pour le soir même.

La nuit venue, je décrochai mon vieux fusil, glissai ma balle dans l'unique canon, et me dirigeai d'un pas assuré du côté de la Rohulais.

Cette fois, comme j'approchais de la ferme, la forme blanche se trouvait déjà sur le petit sentier conduisant de la maison au petit bois du côté nord.

J'approchai à vingt pas, et, comme la première fois, je posai à l'apparition les questions que je vous ai dites. Aucune réponse ne venant, je n'hésitai plus : J'épaulai et fis feu.

Quand la fumée de la poudre se fût dissipée, à la place occupée par la Bête Blanche, tout à l'heure, je pus voir une femme toute habillée de blanc.

Pour la première fois de ma vie, je sentis un léger frisson de frayeur parcourir mes membres, je m'approchai pourtant hardiment de l'apparition qui ne remua pas :

— Qui êtes-vous ? demandai je.

— Une pauvre âme que vous venez d'arracher aux souffrances du Purgatoire et qui priera, au Ciel, pour son bienfaiteur.

— De mon vivant, j'étais une sœur cloîtrée. Vous savez à quelle réclusion sévère sont soumises celles qui ont décidé, à une certaine époque de leur vie, de vivre complètement en dehors du monde et des mille occasions de pécher qu'on y rencontre.

— Bien que je me fusse volontairement soumise à la

règle qui nous gouvernait, il arriva qu'un jour je ne pus résister à la tentation de jeter un regard sur les choses de ce monde auxquelles j'avais renoncé, d'une façon absolue, le jour où j'avais fait des vœux perpétuels.

— Un parc immense, entouré de très hautes murailles, faisait partie de la propriété de notre couvent : nous avions la permission, chaque jour, d'y faire, une promenade de quelques heures.

— Un soir, comme je longuais, récitant mon chapelet, l'un des murs du parc, je remarquai, dressée contre le mur, une échelle de maçon. Pendant la journée, des ouvriers s'en étaient servis pour réparer une brèche, faite par le temps, à la crête de la muraille, en cet endroit.

— N'ayant pu terminer leur besogne, le jour même, ils avaient laissé leur échelle prête pour le lendemain.

— Je ne sais pourquoi, il me prit une étrange envie d'escalader cette échelle et de jeter, par dessus l'obstacle, un coup d'œil sur le pays au-delà.

— Quelque chose me disait que c'était mal, mais j'essayais de me rassurer en me disant, qu'après tout il n'y aurait pas grosse faute à jeter un simple coup d'œil sur la campagne, surtout, qu'à cette heure tardive il ne devait y avoir personne sur les chemins ou dans les champs.

— Me voilà donc au haut de l'échelle ; au même moment, passait sur la route, au-dessous de moi, un paysan dans sa charrette.

— Je voulus redescendre, espérant qu'il ne m'avait pas aperçue, mais je me trouvais à peine à moitié de l'échelle que j'entendis une voix railleuse s'écrier :

— Tiens, ces bonnes sœurs qui font mine de ne vouloir rien voir, rien entendre ! En voilà une qui se soucie bien des règles de son couvent.

— Je restai anéantie ! Tout le monde saurait, dans quelques jours, qu'une des sœurs du cloître voisin s'était permis de se montrer aux regards des curieux. Le scandale serait grand et retomberait sur toutes mes sœurs, car les mauvaises gens ne manqueraient pas d'exagérer beaucoup les choses. Que faire, mon Dieu, que faire ?

— J'allai trouver notre supérieure, me jetai à ses genoux, et, d'avance, lui demandant pardon, je lui racontai ce qui s'était passé.

— La tendre femme me releva, me consola et, tout en me disant que j'avais eu tort, elle m'assura qu'elle ne m'en aimerait pas moins.

— Dieu permit, d'ailleurs, que l'homme qui m'avait vue ne fût pas si méchant qu'il m'avait paru, et que nous n'entendîmes pas parler de mon escapade.

— Voilà la faute que Dieu a voulu me faire expier après ma mort, en m'obligeant à apparaître aux gens passant par ici.

— Une balle bénite, seule, pouvait faire cesser mes visites. Dieu a permis que vous fussiez l'homme choisi.

— Mais pourquoi cette punition plutôt qu'une autre ?

— Mystère de la volonté divine, mon frère.

En disant ces mots, la forme s'évanouit.

Voilà pourquoi depuis plus d'un an, vous n'entendez plus parler de la Bête Blanche de la Rohulais.

Pendant quelques instants, les réflexions exprimées à haute voix allèrent leur train : les félicitations ne manquèrent pas, non plus, au père Durand, qui ne semblait pas y donner la moindre attention.

Puis les jeunes commencèrent à se pousser du coude et à se faire de l'œil, ce qui signifiait que tout cela était bien beau, mais que ce n'était pas une raison pour arrêter la danse. Le violonneux s'aperçut du manège et commença à accorder son instrument. Bientôt on n'entendit plus, sur la terre battue, formant parquet, que le bruit des pieds sautant en cadence.

De leur côté, les vieux bourrèrent un nouveau "brûle-gueule" et entre eux la conversation reprit plus animée que jamais.

A.-H. DE TERMAUDAN.

Le numéro de Noël du MONDE ILLUSTRÉ sera dans toutes mes grottes lors des fêtes. Je serai heureux de le donner à tous les enfants qui savent lire. — Lettre de Santa-Clau.

(*) Nom que l'on donne au curé d'une paroisse, dans certaines parties de la Bretagne.